



HAL
open science

Le compradore, figure du métissage culturel dans la colonie de Hong Kong

Alain Le Pichon

► **To cite this version:**

Alain Le Pichon. Le compradore, figure du métissage culturel dans la colonie de Hong Kong. Travaux et Recherches de l'UMLV, 2004, 9, pp.9-30. hal-04405624

HAL Id: hal-04405624

<https://hal.science/hal-04405624>

Submitted on 19 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TRAVAUX
ET
RECHERCHES
DE L'UMLV

LITTÉRATURES
SCIENCES HUMAINES

TRAVAUX ET RECHERCHES DE L'UMLV
LITTÉRATURES ET SCIENCES HUMAINES

Revue semestrielle

Directrice de rédaction :
Fabienne BOCK

Comité de rédaction :
Edwige ARCHIER – Louise BÉNAT-TACHOT – Thierry BONZON – Annick BOUILLAGUET
Jean-Yves GUÉRIN – Vladimir IAZYKOFF – Robert SAYRE – Michael A. SOUBBOTNIK

Secrétaire de rédaction : Emmanuelle BRUN
Directeur de publication : Yves LICHTENBERGER
Conception graphique : Michelle THOMAS et Bertrand ZAKOWETZ



RÉDACTION :
"Travaux et Recherches de l'UMLV", Université de Marne-la-Vallée,
5, boulevard Descartes, 77454 Marne-la-Vallée cedex 2
(Tel. : 01 60 95 70 75 ; Télécopie : 01 60 95 70 77)

CORRESPONDANCE :
Toute correspondance est à adresser à la rédaction.

ABONNEMENTS / VENTE AU NUMÉRO :

	Vente au numéro	Abonnement annuel
Particuliers	6 euros	12 euros
Institutions	12 euros	24 euros

Voir bulletin d'abonnement à l'intérieur du numéro

ISSN : 1298-1168

SOMMAIRE

Présentation du numéro	5
Dossier "métissage"	
Alain Le Pichon , Le compradore, figure du métissage culturel dans la colonie de Hong Kong	9
Bajonas Teixeira de Brito Junior , Aspects historiques et logiques de la classification raciale au Brésil	31
Georges Lomné , Germán Arciniegas, âme sans lisières. Un humaniste colombien	55
<hr/>	
Travaux	
Michaël Chosson , La consultation des oracles en Égypte, du Nouvel Empire à l'époque chrétienne	71
Marianne Baroni , Les hommes du culte à l'Hôtel-Dieu de Paris (1661-1779)	85
Grégory Walroff , La couverture médiatique de la guerre d'Indochine dans la presse illustrée française (1945-1954)	105
Romain Thierry , La contestation de la prison dans les années soixante-dix	121
Céline Bessière , "Tous ensemble avec vos tracteurs !" Quelques enjeux d'une manifestation de viticulteurs	133
Pascal Benvenuti , Codes et rites dans la file d'attente des "petites places" à l'opéra	153
<hr/>	
Liste commentée des mémoires de sociologie et d'histoire médiévale, moderne et contemporaine soutenus devant l'université de Marne-la-Vallée en 2002 et 2003	177

Le compradore, figure du métissage culturel dans la colonie de Hongkong

Alain Le Pichon

Parenthèse de 155 ans dans le temps de l'histoire, le territoire chinois de Hongkong appartient à la couronne britannique entre 1842 et 1997. Pendant cet intervalle, deux groupes de personnes que tout semblait séparer vécut tant bien que mal la proximité coloniale. Ces groupes que l'on peut appeler, en simplifiant beaucoup, les Chinois et les Britanniques, n'avaient au départ rien en commun : ni la langue, ni l'ethnie, ni la culture, ni les façons d'agir, et encore moins les façons de penser. Et cependant, ce bref intervalle permit, en six ou sept générations, à des particularités spécifiquement "hongkongaises", et à un milieu sociologique et culturel original, de se développer. Ce phénomène de profondes transformations socioculturelles affectant deux groupes contraints de vivre l'un auprès de l'autre au fil de plusieurs générations est ce que l'on peut appeler le "métissage culturel".

Lorsque l'on applique cette idée générale au cas d'une colonie lointaine à l'époque impériale, (telle Hongkong sous le règne de Victoria dont il s'agira ici), il est utile de soumettre à l'étude l'objet culturel le mieux adapté au travail que lui demande le chercheur. Il faut que cet objet ait toutes les chances de se prêter à une analyse historique véritable, et que les phénomènes de rencontres socioculturelles fructueuses qu'il incarne et que pénétrera l'analyse puissent apporter un éclairage réel au concept de "métissage" culturel. Dans le cas de Hongkong, l'un des objets culturels les mieux adaptés à cette tâche est sans aucun doute la figure du compradore.

Le *China Mail* de Hongkong publia le 19 juin 1871 un éditorial sur le système des compradores. Dans la colonie de Hongkong et dans la Chine des ports francs ouverts aux commerçants étrangers après le traité de Nankin (1842), le compradore était un autochtone employé par une maison commerciale européenne comme “chef du personnel autochtone et comme agent commercial”. L’éditorial passait en revue les devoirs du compradore, ses responsabilités et ses privilèges. On peut résumer en sept points la multiplicité de ses fonctions :

1. le compradore était personnellement garanti dans son travail et ses responsabilités par l’aval de Chinois respectables et fortunés ;

2. il avait la charge de toute la trésorerie de l’entreprise européenne ;

3. il recrutait les employés de maison, les journaliers, et tout le personnel chinois domestique et professionnel. Il était le garant de toutes leurs actions et, éventuellement, de leurs malversations ;

4. il servait d’intermédiaire pour toutes opérations commerciales et financières entre son maître et les marchands chinois, et il était tenu responsable de la réalisation de ces contrats ;

5. pour prix de ces services, il ne touchait qu’un salaire médiocre. Mais, en revanche, il avait le droit de percevoir une commission sur toutes les opérations de vente et d’achat entre son employeur et les intervenants Chinois. Ces commissions lui permettaient souvent de faire fortune en quelques années ;

6. il était courant qu’il négocie des affaires pour son propre compte. Cette pratique était autorisée et même encouragée par l’employeur ;

7. enfin, les opérations financières et commerciales de grande envergure étaient en général négociées conjointement entre l’employeur et son compradore pour leurs avantages mutuels².

Par l’expression de “métissage culturel”, en tant, notamment, qu’il s’applique aux compradores, j’entendrai donc, dans le contexte de la colonie de Hongkong, le processus par lequel un certain nombre de Chinois qui, à l’origine, ignoraient tout des Britanniques, furent amenés à entrer en contact avec leurs nouveaux maîtres et avec une culture qui leur était étrangère. Cette culture, entendue dans un sens large qui englobe

notamment les affaires et le commerce, les modifia et fit entrer dans la réalité et dans les faits de leur devenir communautaire une culture différente à la fois de la culture chinoise d'origine, et de la culture britannique d'apport colonial.

Encore reste-t-il à décrire ce processus sous trois de ses principaux aspects : en tant qu'il était avant tout un processus d'intermédiation commerciale ; en tant qu'il était aussi parfois un processus de rencontres et de croisements ethniques ; et enfin, en tant qu'il était un processus d'éducation et d'interaction culturelle.

Le compradore et l'intermédiation commerciale

Pour jouer le rôle de compradore, il était nécessaire de posséder plusieurs qualités. L'une de ces qualités était une condition *sine qua non* : il fallait parler l'anglais, la langue des colons et la langue de l'employeur. La première génération de compradores hongkongais était une infime minorité de Chinois qui avaient appris l'anglais dans les deux ou trois établissements missionnaires dont la fondation remontait aux premiers temps de la colonie de Hongkong, et parfois l'avait précédée.

La première génération de Chinois anglophones

L'histoire des trois frères Tong est instructive à cet égard. L'aîné, Tong Mow-Chee (1828-1897) était élève de la *Morrison Education Society School* en 1839. Au moment de la signature du traité de Nankin, les Britanniques firent appel à lui pour leur servir d'interprète, bien qu'il n'eût que quatorze ans. En 1847, il entra au service de la colonie comme interprète de la magistrature, ce qui ne l'empêcha pas de monter parallèlement une entreprise de proxénétisme. Repenti, il reçut le baptême de l'évêque de Hongkong en 1850. Après deux années passées à San Francisco (pendant la première phase d'émigration chinoise vers la Californie), il revint à Hongkong en 1853, puis, de là, partit s'installer en Chine. C'est à Tientsin, puis à Shanghai, qu'il devint le compradore des succursales locales de

Jardine, Matheson & Co, la plus grande firme d'import-export britannique commerçant avec la Chine.

Son frère, Tong King Sing (1832-1892), après un passage dans la même école missionnaire, le remplaça comme interprète de la magistrature. Plus tard, sa connaissance de l'anglais lui permit d'entrer à Shanghai dans le service des douanes maritimes chinoises (*the Chinese Imperial Maritime Customs*). En 1863, à trente et un ans, il entra au service de *Jardine, Matheson & Co*, comme comprador assistant. Dix ans plus tard, en 1873, on le retrouve au poste de directeur général de la société *China Merchant Steam Navigation Company*. Enfin, vers la fin de sa carrière, il est comprador chef de *Jardine, Matheson & Co* à Shanghai.

Le cadet des frères Tong, Tong Ting Keng, après un apprentissage similaire à celui de ses frères, fit une carrière commerciale et dirigea la *Steam and Navigation Company* de Canton³.

Ainsi, les trois frères Tong avaient été formés par des missionnaires, qui leur avaient appris l'anglais. L'acquisition de ces connaissances linguistiques et culturelles leur permit de servir de passeurs entre la culture légale et commerciale des Britanniques, et celle des Chinois. Tous trois furent attirés par le commerce, qui était la raison d'être des Britanniques dans cette partie du monde, et tous les trois y firent fortune.

Un autre cas mérite d'être cité : celui de Wei Akwong, qui fut le tout premier élève de la *Morrison Education Society*. Wei Akwong fut littéralement tiré de la mendicité, où sa famille l'avait contraint dès le plus jeune âge, par le missionnaire américain Bridgman. Bridgman l'envoya à Singapour où fonctionnait alors la *Morrison Education Society*. En 1842, à la fermeture de l'école, Wei Akwong revint à Canton. En 1851, il trouva un emploi chez le fournisseur de la marine, Bowra. Puis, on le retrouve à Hongkong en 1855 où il devient interprète à la Cour suprême. Quelques années plus tard, il entrera à la *Mercantile Bank of India* comme comprador, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort en 1878.

Parti de l'extrême pauvreté, Wei Akwong est un exemple de mobilité sociale rendue possible grâce en partie à un apprentissage de la langue

du colon britannique, puis à une entrée progressive dans la classe des compradores, par le biais de l'interprétariat et du bilinguisme. La preuve de la réussite sociale de Wei Akwong se marque par un certain nombre de signes qui ne trompent pas l'observateur des signes extérieurs de richesse "à la chinoise". Vers la fin de sa vie, il avait en effet 15 fils, 10 filles, et 5 concubines, sans compter ses deux femmes. De plus, il faisait partie du comité directeur du *Tung Wah Hospital*, dont il sera question plus bas⁴.

Sir Robert Ho Tung, le comprador de Hongkong le plus connu

Robert Ho Tung (1862-1856) est le comprador de Hongkong le plus connu de la période victorienne et post-victorienne. Il est également celui dont la réussite matérielle fut la plus visible et la plus brillante. Eurasien, il naquit l'année même où la colonie de Hongkong fêtait ses vingt ans. Sa mère était chinoise et son père était, croit-on, un certain C.H.M. Bosman, petit commerçant britannique d'origine hollandaise qui tenait boutique à Queen's Road⁵. La période de son âge mûr coïncida avec la première grande vague d'ouverture de la Chine continentale aux techniques financières et industrielles venues d'Amérique et d'Europe, et Robert Ho Tung, tout comme son employeur, *Jardine, Matheson & Co*, joua dans cette ouverture et cette modernisation un rôle de premier plan.

Après avoir obtenu le diplôme de fin d'études à *Queen's College*, la principale école publique de la colonie victorienne destinée aux autochtones soucieux d'apprendre l'anglais, Robert Ho Tung passa le concours de l'administration des *Douanes maritimes de la Chine Impériale*. Deux ans plus tard, en 1880, il entra chez *Jardine, Matheson & Co*, et devint aide-compradore, puis bientôt comprador en chef⁶; pendant les vingt années qu'il occupa ces fonctions de comprador qui, comme on l'a vu, laissait aux hommes de talents une marge importante de manœuvre pour conduire leurs propres affaires, Robert Ho Tung accumula une fortune considérable. Une grande partie de cette fortune fut investie dans

des terrains et des immeubles dans le centre de Hongkong, alors en plein développement.

Fortune faite, Ho Tung devint philanthrope. Il fonda le *Chinese Club*, équivalent pour l'élite chinoise, du *Hongkong Club*, alors encore réservé aux blancs. Il fonda des écoles, et fut l'un des promoteurs et des principaux bienfaiteurs de l'université de Hongkong, créée en 1911. Ces services à la communauté de Hongkong furent récompensés en 1915 par l'élévation au grade de chevalier du royaume. Robert Ho Tung devint alors Sir Robert Ho Tung. Parallèlement, pour récompenser les services qu'il rendait à la Chine, il fut nommé en 1921 *honorable adviser to the President of the Chinese Republic*. Il était administrateur des plus importantes sociétés cotées à la bourse de Hongkong, y-compris de la société immobilière de *Jardine, Matheson & Co, Hongkong Land*. Vers la fin de sa vie, lorsque le peintre officiel Oswald Birley proposa de faire son portrait, Sir Robert Ho Tung émit le désir d'être peint avec ses vingt-deux décorations, symboles de sa réussite sociale⁷.

Yen-Ping Hao, professeur d'histoire à l'université de Tennessee et l'un des experts sur la question des compradores, résume bien le rôle du compradore en fait d'intermédiation commerciale :

“À cause de leur connaissance des pratiques européennes, les compradores (...) développèrent des conceptions différentes de celles de leurs contemporains chinois. Contrairement aux mandarins orthodoxes du dix-neuvième siècle, hauts fonctionnaires formés par l'étude des classiques chinois, ils étaient particulièrement sensibles à l'importance du développement commercial et industriel à une époque de progrès généralisés en matière de technologie et d'économie. Moins imbus de classiques confucéens, ils devinrent de vigoureux critiques de certaines des valeurs chinoises traditionnelles. À l'orée du vingtième siècle, les compradores étaient probablement les Chinois les plus réceptifs aux valeurs occidentales⁸.”

Le compradore et l'ethnie : dialectique de la marginalité

La notion de compradore n'implique pas par elle-même celle de métissage biologique. Cependant, dans la colonie de Hongkong, un certain nombre de compradores et certaines familles de compradores parmi les plus connus furent en réalité des métis eurasiens, personnes dont l'un des parents était chinois et l'autre européen. Dans un monde victorien où le métissage était mal accepté, (aussi bien du côté chinois que du côté britannique), ces réussites sociales ne manquent pas d'intriguer.

Le métis eurasien

Les chances de mobilité sociale d'un Eurasien paraissaient être nulles. Sir John Bowring, l'un des premiers gouverneurs de la colonie (1854-1859), et réformateur inspiré par les idées de Jeremy Bentham, note la situation quasi-désespérée de ces métis lorsqu'il écrit :

“Une population importante d'enfants nés de mères autochtones et de pères étrangers appartenant à toutes les classes sociales, est en train de pousser sur le fumier de l'abandon. Ces enfants deviendront des éléments dangereux de la société : personne, semble-t-il, ne s'occupe d'eux⁹.”

C'était décrire là une situation d'extrême marginalité pour une population d'enfants métis qui n'étaient reconnus ni par la population chinoise (elle-même socialement marginale dans le contexte chinois aux débuts de Hongkong), ni par la communauté britannique. Différents des uns comme des autres, en tout, mais à commencer par leur aspect physique, les métis n'avaient de place nulle part.

En pratique, et à moins d'être tout simplement abandonnés, (et le cas était fréquent chez les bébés de sexe féminin), ces jeunes métis étaient élevés par leur mère ou leur grand-mère chinoise. Afin d'éviter le ridicule et les sarcasmes, ces jeunes garçons eurasiens s'habillaient comme

les Chinois, parlaient le cantonais, et, jusqu'en 1911, comme tous les Chinois de sexe masculin, ils portaient la longue tresse de cheveux qui leur tombait jusqu'aux reins. Tant bien que mal, ils essayaient de se fondre dans la masse des Chinois¹⁰. Mais la grande majorité des Chinois non-eurasiens qui se pensaient, eux, de pure ethnologie chinoise, ne les considéraient qu'avec mépris.

Même lorsque des Eurasiens de plus en plus nombreux purent apprendre l'anglais à l'école et se mettre comme compradores au service des firmes britanniques et étrangères, la population chinoise continuait à leur faire sentir leur marginalité et leur situation de "traîtrise". Ce phénomène est souligné par la langue chinoise elle-même, dans laquelle le vocable qui signifie "compradore", "*mai pan*", est apparemment l'équivalent phonétique du mot "traître". Dans ces conditions, les compradores en général, et les compradores eurasiens en particulier étaient littéralement coupés de la communauté chinoise et n'exerçaient aucune influence hors du cercle de leur responsabilité commerciale au sein des établissements britanniques et européens¹¹.

On a donc quelque mal à comprendre le paradoxe qui, vers la fin du dix-neuvième siècle, fit de ces Eurasiens les hommes d'affaires les plus en vue et les chefs de file de la population locale que les Européens croyaient naïvement être une population uniformément autochtone. On en vient donc à se poser une question fondamentale sur les compradores et leur ascension sociale : par quel processus et quel retournement historique peu banal, ces marginaux et ces exclus des deux bords de la société devinrent-ils en environ deux générations, les hommes non seulement les plus fortunés, mais aussi les plus influents ?

Le rôle des "femmes sous protection" et des écoles enseignant la langue anglaise

Les Eurasiens étaient en général connus sous leur patronyme chinois. Lorsque, fortune faite, le père (européen, américain ou britannique), rentrait au pays, les mœurs victoriennes ne l'autorisaient pas à ramener

chez lui une épouse chinoise. Au demeurant, ces pères étaient parfois déjà mariés. Souvent, néanmoins, ils étaient conscients de leurs responsabilités et soucieux de les honorer. C'est ainsi que se développa le système des "*protected women*", (ou "femmes sous protection"), par lequel un Européen mettait la mère chinoise de ses enfants eurasiens à l'abri du besoin grâce au versement d'une rente viagère ou au don d'une propriété¹².

Ces pères voyageurs ou absents avaient en fait instauré, dans le monde victorien si respectueux des conventions, l'équivalent du concubinage – situation tabou en Europe, mais demeurée parfaitement acceptable dans la tradition chinoise. Rien n'était dit, mais la pratique était courante chez les Victoriens expatriés et persista jusque dans les premières décennies du vingtième siècle.

Les Eurasiens qui étaient les enfants de ces unions mixtes n'avaient souvent, lorsqu'ils arrivaient à l'âge de chercher un emploi, qu'à frapper à la porte de l'employeur de leur père. Lorsque ce dernier avait laissé un bon souvenir, un emploi subalterne de comprador était généralement offert au rejeton eurasien de l'ancien directeur. Il ne restait plus alors au jeune Eurasien qu'à développer ses talents, son sens commercial, son ardeur au travail, et bientôt une brillante et lucrative carrière s'ouvrait devant lui. C'est ainsi que, parti, pour ainsi dire, de nulle part, et désavantagé du sort par le mélange de son sang, il pouvait, sous l'influence d'avantages occultés par les non-dits de la société victorienne, parcourir en une vie de travail tous les échelons de la société.

Les mères d'enfants eurasiens qui bénéficiaient de la protection d'un Européen au sens technique que nous venons de rencontrer, étaient par là-même à l'abri du plus grand soupçon qui pût peser sur une femme à l'époque : celui d'être une prostituée. Cette accusation, et les tracasseries juridiques qui s'ensuivaient, pesaient immanquablement à Hongkong sur les filles-mères. Au contraire, les "femmes sous protection" vivaient dans un espace de paix reconnu dans les faits, ce qui leur évitait les descentes de police.

“En l’absence de son protecteur”, écrit Peter Hall, “la mère rentrait dans la communauté chinoise. Là, les enfants étaient élevés dans une famille dont les membres parlaient le chinois et portaient des patronymes chinois. Toutefois, la mère semble avoir compris l’importance de l’anglais pour la future carrière de son fils, et l’envoyait à l’école dans un établissement où l’on apprenait la langue anglaise¹³.”

On ne saurait donc surestimer le rôle que jouèrent pendant les dix-neuvième et vingtième siècles les écoles de langue anglaise à Hongkong dans la perspective du “métissage culturel”.

Du rejet à l’acceptation via l’orphelinat

Si l’on voit bien comment, dans la situation d’une relation socialement marginale mais financièrement stable, comme l’était celle des femmes sous protection, les enfants mâles pouvaient sortir de la marginalité par le biais du compradorat après des études primaires et parfois secondaires de langue anglaise, il est plus difficile d’imaginer par quel processus les enfants eurasiens de filles-mères dépourvues de protecteurs pouvaient parcourir un chemin semblable.

Or dans la réalité de la colonie victorienne, certaines femmes chinoises ne se faisaient pas scrupule de porter les enfants de leurs amis britanniques, même lorsque ces relations occasionnelles ne débouchaient pas sur une situation de “protectorat”. La raison principale semble en avoir été que, lorsque des filles étaient le fruit de ces unions, ces dernières étaient souvent prisées par les Européens pour leur grâce et leur beauté. Elles avaient donc, pensait-on, de meilleures chances que d’autres de trouver plus tard un “protecteur¹⁴”.

Le nombre croissant de petites Eurasiennes abandonnées dans la colonie de Hongkong fut à l’origine de la fondation, en 1860, d’un orphelinat sous le patronage de l’Église anglicane, la *Diocesan Female School*. Au cours de ses transformations successives, cet établissement fut ap-

pelé à jouer un rôle très important dans la mutation sociale et culturelle qui, en deux ou trois générations transforma le groupe marginal des Eurasiennes et Eurasiens en un réseau de familles faisant partie de l'élite de Hongkong¹⁵.

En 1869, l'établissement fut réorganisé comme orphelinat mixte et prit le nom de *Diocesan Home and Orphenage*. L'année de cette refondation, il comprenait 14 garçons dont 12 Eurasiens, et 9 filles dont 6 Eurasiennes. L'établissement était soutenu financièrement par la firme *Jardine, Matheson & Co*, (toujours elle !), et avait comme trésorier son grand patron, William Keswick¹⁶. Il est vraisemblable qu'il faille voir dans ce souci de participer à l'éducation des Eurasiens de Hongkong une volonté de cette firme d'accomplir un devoir social en partie fondé sur le fait que de nombreux pères de ces Eurasiens "orphelins" faisaient sans doute partie (ou avaient fait partie) de ses employés expatriés.

Un exemple de jeune Eurasien abandonné qui, parti du plus bas de l'échelle sociale à sa naissance en 1856, finit sa vie comme l'un des piliers de l'élite locale, est celui de Sin Tak Fan.

Élevé par sa grand-mère chinoise, il fit ses classes à la *Central School* du gouvernement, plutôt qu'à l'orphelinat diocésain. En 1873, il s'y fit remarquer par la qualité de son anglais oral qui lui valut un prix d'élocution. Au lieu de briguer un poste de compradore, il choisit de faire du droit, sans pour autant passer les examens. En 1880, il entra comme *Chief Clerk* et interprète dans une firme de *solicitors* britanniques installés à Hongkong, *Stephen & Holmes*, puis dans celle de *Creasy Ewens*. (Le *Chief Clerk* ou *Managing Clerk* dans une firme de *solicitors* en pleine expansion comme l'était à l'époque *Creasy Ewens* était l'équivalent dans un cabinet de juristes de ce qu'était le compradore traditionnel dans une firme commerciale). Sin Tak Fan devint bientôt associé de la firme, et en quelques années il y fit sa fortune.

En 1906, il devint président du *Hongkong Chinese Club* fondé par Sir Robert Ho Tung. À la même époque, il fut également élu président du *Tung Wah Hospital*¹⁷. Sa firme fusionna bientôt avec une autre firme de juristes eurasiens, – la première du genre – *Lo & Lo*, dont les autres

principaux associés, Lo Man Kam et Lo Man Wai allaient bientôt épouser des filles ou des nièces de Sir Robert Ho Tung.

Aujourd'hui, deux ou trois générations plus tard, les très nombreuses familles de descendants eurasiens des Ho et des Lo, (plusieurs dizaines de familles), forment encore à Hongkong un étonnant réseau de relations familiales qu'unit le sentiment d'appartenir à une exceptionnelle élite sociale. Cette élite fut forgée dans le creuset d'une époque victorienne finissante, où l'apprentissage de la culture anglaise, et avant tout de la langue, permettait à un jeune marginal plein d'ambition de brûler les étapes de l'ascension sociale en jouant le rôle si utile à la Chine, et si lucratif pour celui qui le pratiquait, de *compradore* d'une maison de commerce, ou de *Managing Clerk* d'une firme de *solicitors*.

Le compradore et l'interaction éducative et culturelle

Au vu des éléments socioculturels et des quelques biographies de *compradores* qui viennent d'être esquissés, il est clair qu'une étude historique de l'éducation à Hongkong et des liens réciproques entre les systèmes d'entraide chinois et britanniques en milieu colonial, pourrait faire pénétrer le chercheur plus avant dans la compréhension des *compradores* et de ce qu'ils représentèrent pour dans le devenir de la société de Hongkong. Quel fut donc le rôle éducatif des missionnaires, du gouvernement colonial, et des systèmes philanthropiques chinois dans l'émergence de la figure du *compradore* ?

Travail et déception des missionnaires

La plupart des *compradores* de Hongkong firent leurs études dans des écoles de langue anglaise. Les premières de ces écoles par leur date de fondation étaient des établissements missionnaires dont la plupart fermèrent rapidement leurs portes, faute de crédits¹⁸.

Cependant de nouvelles écoles missionnaires ou religieuses furent bientôt fondées, et leurs activités, pour la plupart, se poursuivirent jusqu'à nos jours. Il s'agit principalement de cinq établissements et de leurs successeurs :

1. le *St Paul's College* fondé en 1851, principal établissement de l'église anglicane ;

2. la *Diocesan Native Female Training School*, fondée en 1860, qui donna naissance en 1869 à la *Diocesan Home and Orphanage* et la *Diocesan Boys' School*, dont le rôle si important pour les Eurasiens a été relevé plus haut ;

3. Le *St Joseph's College*, fondé en 1876 par l'Église catholique ;

4. l'*American Board Missionary School* du Rev. Charles Hager, fondée en 1883 ; et enfin

5. la *St Andrew's School*, dont l'existence fut la plus courte, entre 1855 et 1862¹⁹.

Le but des missionnaires de toutes confessions était évidemment de propager la foi et si possible d'implanter la religion chrétienne en Chine. Mais cette politique, dont le véhicule principal était la langue anglaise, fut un échec. Les missionnaires commencèrent à prendre acte de cet échec entre 1850 et 1860. Ils s'aperçurent, même si certains de leurs élèves étaient devenus de fervents chrétiens, que l'apprentissage de l'anglais leur ouvrait une voie d'accès à la carrière de comprador beaucoup plus alléchante et lucrative que la carrière ou la vocation sacerdotale²⁰.

Un rapport d'un comité missionnaire presbytérien de Ningpo datant de 1845 analysait déjà la situation avec acuité :

“Si nos élèves passent du temps à apprendre l'anglais”, écrivaient les rapporteurs, “ils se rendront impropres à trouver du travail parmi leurs concitoyens, ce qui, en pratique, les forcera à s'employer chez les étrangers. Comme il existera toujours une demande en interprètes à qui l'on offre de hauts salaires, on ne peut pas s'attendre à ce que nombreux soient ceux qui trouveront la force de résister à la tentation d'accepter des emplois si lucratifs, ce qui se

fera toujours au grand péril de leur sens moral. C'est ainsi que le commerce de l'opium procurera un emploi au plus grand nombre d'entre eux et aux salaires les plus élevés. Nos écoles risqueraient donc ainsi de devenir des pépinières d'interprètes pour permettre aux marchands d'opium de poursuivre leur infâme trafic dans les meilleures conditions (...)»²¹.

Dans les ports francs de la Chine de même qu'à Hongkong, les écoles missionnaires de langue anglaise eurent ainsi une importante influence sur la naissance d'une culture spécifique, que l'on pourrait appeler la culture du *compradore*. Cette culture était essentiellement celle d'un bilinguisme commercial sino-britannique, en grande partie déconnecté de son contenu spécifiquement chrétien mais néanmoins demeuré en prise directe sur ce que la tradition chrétienne avait légué à l'homme du dix-neuvième siècle en matière de liberté personnelle, d'esprit d'entreprise, et d'accomplissement de soi allié au désir d'entraide communautaire.

L'éducation coloniale : le rôle de l'interprète et la *Central School*

Dès le dix-huitième siècle, et donc bien avant la fondation de Hongkong, le gouvernement britannique lui-même avait eu besoin d'interprètes sinisants, notamment au moment de l'ambassade Macartney à Pékin en 1792. Toutefois, en cette occasion, il ne s'était trouvé personne dans tout le Royaume-Uni qui fût capable de remplir cette fonction. L'un des jeunes pages de l'expédition diplomatique, George Staunton, commença à apprendre le chinois à la cour de l'empereur, et rendit d'éminents services à la Compagnie britannique des Indes Orientales pendant le reste de sa carrière.

Pendant la signature du traité de Nankin en 1842, nous avons vu que Sir Henry Pottinger n'avait pas dédaigné les services d'un Chinois de quatorze ans, encore élève de la *Morrison School*. Bref, la machine colo-

niale manqua très vite de personnel bilingue. Devant cette absence chronique d'interprètes, et pendant toute la période qui nous occupe, les Britanniques eurent beaucoup plus à cœur de faire en sorte que les Chinois apprennent l'anglais, plutôt que de se donner la peine eux-mêmes d'apprendre le chinois. L'asymétrie est évidente et ses raisons significatives. Certes, certains Britanniques, à commencer par le révérend Robert Morrison, et bien d'autres après lui, devinrent de remarquables sinologues. Mais justement, ils devinrent des *sinologues*, c'est-à-dire des experts qui passèrent leur vie à perfectionner leur connaissance du chinois. La mentalité qui poussait ces Britanniques à apprendre le chinois et à acquérir une profonde connaissance de la culture chinoise était entièrement différente de celle qui, pendant la période coloniale, poussait les Chinois à apprendre l'anglais. Pour ces derniers, il ne s'agissait pas d'entrer dans la culture britannique de façon scientifique et désintéressée. Il s'agissait avant tout d'acquérir l'anglais le plus vite possible pour rendre service aux marchands, au gouvernement, aux cabinets juridiques et aux tribunaux, et, par là même, se doter d'un emploi. Les Britanniques, comme tout représentant de la puissance économique, pouvaient se dispenser d'être bilingues, puisqu'ils pouvaient payer des serviteurs pour être interprètes à leur place.

Nous sommes ici au cœur du processus historique d'où sortit la fonction de *compradore*. Le rapport de force entre le colon et le colonisé impliquait entre autres développements culturels celui de fabriquer en série, par un système d'écoles de langue anglaise, toute une classe de serviteurs des intérêts britanniques bien entendus, c'est-à-dire un personnel qui pût d'une part libérer les Britanniques de la tâche ingrate d'avoir à apprendre le chinois, et d'autre part qui fût suffisamment motivé par le lucre pour que son action fasse tache d'huile dans les relations commerciales de la Chine avec la Grande-Bretagne. Tel était le personnel des *compradores*, à la fois véritables vecteurs du développement économique de la Chine et de la Grande-Bretagne, et esclaves, pourrait-on dire, qui, travaillant à améliorer leur sort dans un grand volontarisme, finirent, en une centaine d'années, par prendre la place de leurs anciens maîtres.

Lorsque les missionnaires comprirent qu'ils avaient fait fausse route, le gouvernement colonial les remplaça dans leur fonction de fabricants d'interprètes à des fins purement pratiques. Mais le gouvernement colonial qui servait par vocation la puissance impériale de la Grande-Bretagne savait ce qu'il faisait, tandis que les missionnaires, eux, s'étaient mépris sur leurs moyens, sinon sur leurs fins.

Peu de Britanniques eurent autant d'influence sur l'éducation anglaise des Chinois et des Eurasiens de Hongkong que Frederick Stewart. Une fois acceptée l'idée que le gouvernement colonial devait jouer son rôle d'éducateur à côté des missions et de l'église anglicane, une fois donc acceptée l'idée qu'une *Central School* serait fondée et financée par le gouvernement pour accélérer le processus d'anglicisation et l'utilité commerciale des élites chinoises en voie de formation, encore fallait-il recruter un directeur. Frederick Stewart était écossais, et diplômé du *King's College* de l'université d'Aberdeen. Il fut nommé en 1862.

Vingt ans plus tard, des centaines d'élèves chinois et eurasiens, – une génération entière – avaient été formés par lui. Les meilleurs de ces élèves étaient des hommes de la trempe d'un Sir Robert Ho Tung ou d'un Sin Tak Fan. Sans prétendre à des réussites si éclatantes, tous avaient trouvé, après leurs études, un emploi où la connaissance de l'anglais leur permettait non seulement de survivre, mais le plus souvent de s'élever rapidement dans la société et de rejoindre l'élite compradorale de leurs concitoyens.

Frederick Stewart était un homme modeste, qui fit preuve de dévouement et d'ouverture d'esprit. Sa politique, en matière d'éducation, visait à ce que les élèves de la *Central School* (devenue plus tard le *Victoria College* en 1880, puis le *Queen's College* après 1894) atteignent un équilibre entre leur développement culturel en tant que Chinois et leur apprentissage de la langue et de la culture britannique. Mais ses efforts continuels dans ce sens rencontrèrent chez ses élèves l'insurmontable difficulté d'un esprit matérialiste :

“Profondément motivés par la recherche du lucre, les Chinois qui se sont en grand nombre installés à Hongkong ont laissé derrière

eux leur traditionnel respect pour l'éducation, et ils se sont autorisés à sombrer dans une apathie caractéristique de la barbarie. Rien ne semble les intéresser qui n'ait de valeur marchande. D'où le succès relatif de la Central School, l'anglais étant immédiatement convertible en dollars²²."

L'entraide et la philanthropie des compradores

Parallèlement à l'action éducative des missionnaires, puis à celle du gouvernement de Hongkong, qui contribuèrent chacune à la naissance d'un processus d'interaction culturelle, notamment dans le domaine du développement commercial, économique et social, – autrement dit à une culture de type "compradorale" – se fit jour une troisième sorte d'éducation ou d'auto-formation. Cette forme de paternalisme confucéen très particulière à Hongkong se concrétisa dans la fondation et le développement du *Tung Wah Hospital*²³.

Le *Tung Wah Hospital*

Le *Tung Wah Hospital* ouvrit ses portes en 1872. Il s'agissait, certes, d'un établissement hospitalier, mais dont l'action s'étendait à tous les aspects de la vie communautaire, et qui visait à traiter tous les problèmes sociaux délaissés par le pouvoir colonial (ou tout simplement inconnus de lui). Cette date marqua en quelque sorte l'émergence d'une élite à la fois chinoise et eurasienne, dont les membres avaient pour la plupart suivi des cours d'anglais dans les collèges missionnaires ou les écoles du gouvernement, et qui, par le biais de cette institution charitable sans précédent, prenaient la tête d'un mouvement destiné à substituer aux carences du gouvernement, ou à son incompréhension devant certaines coutumes chinoises jugées inacceptables ou carrément illégales (comme la vente des enfants et l'abandon des mourants) une philanthropie autochtone de proximité.

L'établissement servait à la population chinoise d'hôpital, d'hospice, de service de pompes funèbres, d'organisation charitable lors de désastres naturels tels les typhons ou les épidémies, d'orphelinat, de centre d'accueil pour les jeunes filles abandonnées et démunies (notamment par la fondation du *Po Leung Kuk*), et, à partir des années 1880, de groupement d'écoles gratuites pour les Chinois les plus pauvres. Les premières de ces écoles furent créées en 1893. En 1922, elles étaient au nombre de 22²⁴.

Le financement du *Tung Wah Hospital* dont le rôle devint peu à peu tentaculaire, était assuré par une variété de moyens : rentes d'investissements fonciers ; équivalent du denier du culte bouddhiste (car un temple bouddhiste avait été à l'origine de l'hôpital) ; et enfin, campagnes annuelles de souscription philanthropique. Cette organisation charitable était en effet gérée de manière assez semblable à une mutuelle ou à un club, chaque membre adhérent apportant une souscription financière au moment de son entrée dans l'organisation. L'année de sa fondation, l'organisation comptait 870 membres, chacun versant 10 dollars. En 1907, le nombre de souscripteurs était passé à près de 5 000²⁵.

Le comité de direction du *Tung Wah Hospital* était composé d'administrateurs qui exerçaient leur mandat pour une période d'un an non renouvelable. Ils étaient au nombre de 12. Ces douze administrateurs évisaient en leur sein, également pour une période d'un an, leur président et 2 vice-présidents. Ce groupe de Chinois et d'Eurasiens représentant les différentes guildes des métiers se recrutait principalement parmi l'élite marchande, et notamment celle qui était en contact permanent avec les colons britanniques et leur gouvernement. Entre 1869 et 1922, 51 comités de direction se succédèrent à la tête du *Tung Wah Hospital*. Sur un total de 153 présidents et vice-présidents, 48 étaient au sens strict des compradores travaillant dans des maisons de commerce britanniques et occidentales²⁶. Les autres, sans être des compradores au sens strict, étaient des marchands chinois enrichis, baignant dans la culture compradorale hongkongaise. Moins versés dans le métissage culturel, ou tout simplement moins habiles à manier l'anglais, ils progressaient

eux aussi dans le chemin qui menait lentement mais sûrement aux honneurs, au pouvoir économique, et, peu à peu, à l'association aux prises de décision du gouvernement par le biais de consultations informelles au Conseil exécutif du gouverneur et à son Conseil législatif.

Conclusion

Entre le moment où la Grande-Bretagne força la Chine à s'ouvrir à son commerce par la première Guerre de l'Opium et celui où Mao Zedong força l'armée nationaliste à se replier sur Taiwan, cent ans s'écoulèrent. La fonction du comprador naquit pendant ce bref laps de temps, et sur quatre générations, elle se développa, se diversifia, puis disparut.

Un comprador était un Chinois que l'apprentissage de la culture britannique à des fins pratiques et commerciales avait transformé en un être qui ne se percevait entièrement ni comme un Chinois traditionnel, ni, bien sûr, comme un Britannique. Sa pratique culturelle au sens large, et notamment sa pratique professionnelle d'intermédiaire commercial entre deux mondes que tout séparait sauf une commune humanité et un commun désir de succès matériel, avaient fait de lui un être qui était particulièrement à l'aise et efficace à la jointure de ces deux mondes, tout en étant parfaitement accepté ni dans l'un, ni dans l'autre.

Lorsque cette condition sociale et professionnelle du comprador se combinait avec la condition ethnique d'Eurasien, la dialectique par laquelle le jeune marginal sortait du "fumier de l'abandon" (selon l'expression de Bowring) pour s'élever jusqu'au faite de la société autochtone nous a semblé prendre des allures presque symboliques et conférer à sa réussite une valeur exemplaire. Cette réussite alliait en effet les principales caractéristiques de la dialectique du maître et de l'esclave, accommodée au goût du jour à l'ère coloniale victorienne, et celle d'une pauvreté et d'une marginalité quasi écossaises sauvée, elle aussi, par un travail quotidien laborieux et l'accumulation spectaculaire de richesses matérielles.

Faut-il alors parler, pour résumer le compradore et sa dialectique, de presbytérianisme chinois ? Faut-il évoquer, dans un mouvement parallèle, le paternalisme confucéen du gouvernement colonial et des firmes commerciales britanniques ? Ce qui paraît assuré, même si nous n'en entrevoyons ici que les prémices, c'est que, en même temps que se forgeait ce nouvel homme de la frontière culturelle sino-britannique, grandissait aussi, par accumulation d'individus au fil du temps et des générations, une nouvelle société. La société que l'on continue d'appeler, après la rétrocession de 1997, la société des Hongkongais.

Cette société qu'ont à peine quittée les Britanniques porte encore très visiblement les marques de la civilisation du compradore, marques qui avaient elles-mêmes survécu ici et là malgré le communisme, au moins à l'état latent, dans certaines poches géographiquement propices de la Chine continentale.

Toutefois, l'historien n'est pas futurologue, et il n'est pas possible d'estimer le temps qu'il faudra pour voir se résorber, ou au contraire se développer, cette culture originale, née de la rencontre inopinée entre deux empires, entre deux ethnies, et entre deux façons radicalement antithétiques de penser et de faire toutes choses.

Alain Le Pichon

Maître de conférences en civilisation britannique.

Université de Paris IV-Sorbonne

Notes

- 1 Selon la définition donnée par l'*Oxford English Dictionary* (OED).
- 2 Pour ce résumé, voir : Carl Smith, *Chinese Christians : Elites, Middlemen and the Church in Hongkong*, Hongkong, Oxford University Press, 1985, p. 155.
- 3 *Ibid.*, p. 40-49.
- 4 *Ibid.*, p. 62-69
- 5 Peter A. Hall, *In the Web*, Heswall, Hurst Village Publishing, 1992, p. 181. *In the Web* traite des familles eurasiennes de Hongkong, dont beaucoup entretiennent des relations de parenté. Hall fut sans doute le premier à traiter de ce sujet resté très longtemps tabou.
- 6 *Ibid.*, p. 119.
- 7 Pour le portrait de Ho Tung, voir : Maggie Keswick, *The Thistle and the Jade*, London, Octopus, 1982, p. 94. En fait, Birley fit un portrait en pied de Ho Tung sans ses décorations ; mais il exécuta séparément un "portrait" de toutes les décorations.
- 8 Yen-Ping Hao, "The Comprador", in M. Keswick, *The Thistle and the Jade*, *op. cit.*, p. 97-98.
- 9 P. A. Hall, *In the Web*, *op. cit.*, p. 118. Voir également, du même auteur : *The Comprador in Nineteenth Century China : Bridge between East and West*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1970.
- 10 *Ibid.*, p. 118.
- 11 Carl Smith, *Schools and Scholars : English Language Education in the China Mission in the First Half of the Nineteenth Century and its Results*, Hongkong, Manuscript in the Hongkong University Library, 1965, p. 2.
- 12 P. A. Hall, *In the Web*, *op. cit.*, p. 119.
- 13 *Ibid.*, p. 119.
- 14 *Ibid.*, Introduction, p. 16.
- 15 C. Smith, *Chinese Christians...*, *op. cit.*, p. 142.
- 16 P. A. Hall. *In the web*, *op. cit.*, p. 3.
- 17 Voir ci-dessous le paragraphe sur le Tung Wah Hospital.
- 18 La *Morrison Education Society School* fut fondée à Canton par le Rev. Robert Morrison en 1835. Elle ouvrit à Macao en 1839, opéra son transfert à Hongkong en 1842 après la signature du traité de Nankin sous la direction du Rev. Samuel Brown. Elle ferma ses portes en 1849. L'*Anglo-Chinese College* ouvrit à Malacca en 1819 sous la direction du Rev. William Milne, agent de la *London Missionary Society*. L'école fut transférée à Hongkong en 1843 sous la responsabilité du Rev. James Legge. Elle ferma en 1856. À ces deux principales écoles britanniques dont la fondation prédatait l'obtention de Hongkong par la couronne, il faudrait également ajouter deux établissements missionnaires américains : l'*American Board School* de Singapour qui fonctionna de 1835 à 1842, et l'*American Presbyterian Boarding School* du Dr. Andrew Happer qui ouvrit à Macao puis à Canton en 1844 et ferma en 1856. C'est dans l'une ou l'autre de ces écoles que les compradores de la première génération évoqués plus haut firent leur apprentissage de la langue anglaise et se frottèrent au système de pensée occidental.
- 19 C. Smith, *Chinese Christians...*, *op. cit.*, p. 142
- 20 *Ibid.*, p. 186.
- 21 *Ibid.*, p. 186.
- 22 Gillian Bickley, *The Golden Needle, The Biography of Frederick Stewart, 1836-1889*, Hongkong, David C. Lam Institute for East-West Studies, 1997, p. 90.

- 23 Pour le Tung Wah Hospital, voir l'ouvrage magistral d'Elizabeth Sinn, *Power and Charity: The Early History of the Tung Wah Hospital, 1869-1941*, Hongkong, Oxford University Press, 1989.
- 24 W. K. Chan, *The Making of Hongkong Society*, Oxford, Clarendon Press, 1991, p. 83.
- 25 *Ibid.*, p. 83.
- 26 *Ibid.*, p. 84. D'autres ouvrages, à part ceux cités ci-dessus, ont contribué à faire avancer la réflexion pour cet article. En particulier : Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001 ; ou, dans sa version originale : *Modernity at Large, Cultural Dimensions of Globalization*, University of Minnesota Press, 1996 ; Sin-Wai Chan, (ed.), *Translation in Hongkong, Past, Present and Future*, Hongkong, The Chinese University Press, 2001 ; Jacques Demorgon, *L'Histoire interculturelle des sociétés*, Paris, Antropos, 1998 ; Kwang-Ching Liu, "A Chinese Entrepreneur", in M. Keswick, *The Thistle and the Jade, op. cit.* ; Anthony Sweating, *Education in Hongkong, Pre-1841 to 1941 : Fact and Opinion*, Hongkong, Hongkong University Press, 1990.